Colonial Discourse in Juvenal's Fifteenth Satire. L'unité d'ensemble est assurée, dans le fond par la permanence d'une même thèse, déjà résumée, appliquée à des œuvres et illustrée par des exemples différents, dans la forme par le mélange constant de références antiques et de références à des auteurs ou des faits culturels beaucoup plus récents.

Les textes retenus sont souvent l'objet d'une lecture nouvelle, grâce à des rapprochements qui peuvent ne pas manquer d'originalité. À Tacite, en particulier, sont consacrées de suggestives analyses, soulignant l'ambivalence de la pensée de l'historien sur les peuples non romains (p. 96, 105, 121, 127). Malheureusement, les comparaisons tendent à occuper la plus large place, occultant ou remplaçant une véritable étude des textes — ainsi, malgré l'apparence et malgré la place matérielle qui leur est accordée, les troisième (p. 31 sq) et quinzième (p. 130 sq) satires de Juvénal ou les odes choisies d'Horace — sur laquelle l'auteur affirme pourtant vouloir se fonder. Elles sont, d'autre part le plus souvent semblables, ce qui n'est pas sans entraîner des redites et des longueurs inutiles et a, semble-t-il, pour conséquence, dans la succession des chapitres comme dans celle des rubriques qui les constituent, une certaine indifférence à la logique, que tend à remplacer la récurrence des mêmes termes et des mêmes notions (*discourse*, *reactionary*, *strategy*...). Il est vrai que le propos est de dégager des constantes. Mais peut-être est-ce là la principale difficulté. Car la démarche n'est pas dépourvue d'artifice. Elle conduit inévitablement à atténuer, voire à effacer les différences entre les époques, sans accorder une place suffisante au facteur chronologique. Les faits sont soumis à un parti-pris initial, établi d'avance et qu'il s'agit avant tout d'étayer. Or qui dit parti-pris dit nécessairement manque d'objectivité. Et ce défaut n'est, tant s'en faut, pas absent. On voit Juvénal assimilé, entre autres, aux nazis (p. 33 sq, 46), aux islamistes (p. 53), Horace, à propos duquel sont mentionnés les mouvements nationalistes anti-coloniaux (p. 58) aussi bien que l'Angleterre de la fin du dix-neuvième siècle (p. 60), qualifié de réactionnaire (p. 67...). Ce ne sont là que quelques exemples. Mais ils suffisent à révéler, autant que la discutable ambiguïté de la démarche d'ensemble, un goût prononcé pour la provocation.

Tel est l'inconvénient d'un livre à thèse, auquel on pardonnera aisément quelques disparités formelles et une formulation parfois trop personnelle (p. 40, 46, 82, etc.), moins facilement le recours exclusif, pour tout ce qui dépasse la période romaine, à des sources de seconde main. Force est de lui reconnaître le mérite de montrer que l'Antiquité n'est pas complètement morte, bien qu'elle ait heureusement légué autre chose qu'une rhétorique destinée à justifier des entreprises de conquête, de colonisation ou d'asservissement.

Nicole Méthy.

Histoire des sciences.

P. Gros, *Vitruve et la tradition des traités d'architecture*. Fabrica et ratiocinatio (Collection de l'École française de Rome, 366) : Rome, École française de Rome, 2006, 491 pages.

Ce recueil de travaux rassemble, parmi l'abondante production de P. Gros, tout ce qui concerne directement Vitruve, soit 24 articles, publiés de 1973 à 2003, l'introduction à l'édition italienne de Vitruve (Einaudi, 1997) et deux études

inédites, sur les notions d'*ornamentum* et de *uoluptas* dans le *De architectura*. La communauté scientifique a ainsi aisément à disposition trente années de réflexion d'un chercheur qui a su allier les compétences philologiques et archéologiques, chose déjà rare, et qui l'a fait à tel niveau de compétence dans les deux domaines que la compréhension du traité vitruvien a été, grâce à lui, complètement renouvelée. L'ordre des études est chronologique, ce qui permet de suivre la pensée de l'auteur ; il peut y avoir toutefois des incohérences : par exemple, alors que P. Gros démontre de façon convaincante p. 150 (= « Le dossier vitruvien d'Hermogénès », *MEFRA*, 90, 1978, p. 698) qu'il faut réinterpréter la notice du *De architectura* 3, 2, 6 et comprendre que Hermogénès n'était pas d'Alabanda, comme cela est admis généralement, mais plus probablement de Priène, nous retrouvons dans l'article suivant, p. 158 (= « La rhétorique des ordres dans l'architecture classique », *Caesarodunum* XIV bis, 1979, p. 334) la mention d'Hermogénès d'Alabanda... Mais le genre du « recueil », avec reproduction photographique pour les articles déjà publiés, a par essence des inconvénients et d'abord celui de la répétition puisque chaque article n'était pas conçu pour former un jour le chapitre d'un ensemble. C'est ainsi que la version française de l'introduction à l'édition Einaudi, qui occupe ici les p. 399 à 435, fait la synthèse de beaucoup d'éléments qui se retrouvent dans les études précédentes. Quelques coquilles, qui ont probablement été repérées depuis longtemps, ont été maintenues par la reproduction. La plupart n'ont pas d'importance pour la pertinence du propos, d'autres peuvent troubler un lecteur peu attentif ou peu au fait du dossier, comme *signinum* au lieu de *reticulatum* p. 477. Cela aurait pu être corrigé dans les *addenda* présents à la fin de quelques articles mais ceux-ci sont peu nombreux et ils ne concernent que des suppléments bibliographiques. À ce propos, les renvois bibliographiques abrégés de l'article « Un problème de la science hellénistique : le changement d'échelle » (p. 437-446) sont difficilement utilisables car il manque la liste des références complètes. À noter aussi p. 395 (dans un article inédit) une curieuse confusion : est reproduite la notice de 4, 1, 11 (les proportions du chapiteau corinthien) alors que P. Gros voulait manifestement citer 4, 1, 9 (l'anecdote étiologique de ce chapiteau).

Le contenu de ces 500 pages est extraordinairement riche. La manière de penser et d'écrire de Vitruve y est analysée à un niveau d'intelligence et de finesse encore jamais atteint à ce jour. Pour comprendre Vitruve, il faut comprendre qui il est, à qui il s'adresse, pourquoi il écrit, quelles sont ses références culturelles et professionnelles, quelle est sa formation. Or rien n'est simple avec cet homme qui paraît en marge des grandes évolutions architecturales de son époque et qui écrit pourtant la seule somme d'architecture qui nous soit restée, qui fut praticien mais qui écrit en théoricien, qui n'hésite pas à utiliser des sources contradictoires pour un même propos, qui ne cherche pas à fournir des notices permettant de tailler correctement un chapiteau ou de construire une machine, mais qui veut en faire comprendre les principes. De là vient un grand nombre de malentendus sur son œuvre à la fois sur-exploitée et mal exploitée. L'article à lire en premier est peut-être le « Bericht » écrit pour *ANRW* (II, 36, 1, 1982) « Vitruve : l'architecture et sa théorie, à la lumière des études récentes », dans lequel P. Gros fait un panorama des études vitruviennes au XX^e^ siècle (plus particulièrement pour les années 60 et 70 qui furent une époque de renouveau) selon trois axes : l'établissement du texte, la situation de Vitruve dans l'univers culturel et scientifique de son temps, le contenu et la portée de la codification vitruvienne. On y trouve une bibliographie pour les années 1960 à 1979. La majorité des autres articles portent naturellement sur l'architecture religieuse et sur les livres III et IV que P. Gros a magistralement édités dans la Collection des Universités de France. Mais l'enquête dépasse largement ce cadre pour aborder la question du statut social de l'architecte, de son rapport à l'illustra-

tion, de l'utilisation des nombres (irrationnels et rationnels), de la sémantique des ordres, des liens entre l'architecture et la philosophie, du rapport de Vitruve à ses sources. En donnant de nouvelles clés de lecture, P. Gros réhabilite ainsi certaines notions vitruviennes comme par exemple 4, 1, 3-6 sur la ligue ionienne et les origines de l'ordre dorique. Un des apports les plus fondamentaux de ce recueil est probablement la perception, à travers Vitruve, de la complexité des rapports entre l'hellénisme et l'architecture romaine, entre les écrits ou les réalisations des architectes hellénistiques (comme Hermogénès, dont P. Gros établit l'hypothèse de la datation haute, ou Hermodoros) et leurs collègues romains. Le lecteur y trouvera aussi rassemblées des études sur les types architecturaux : la basilique, le théâtre, le *chalcidicum*, sur des types de maçonnerie : *l'opus signinum* et sur des notions difficiles à comprendre chez Vitruve (et souvent mal comprises) comme *scaenographia*, *auctoritas*, *symmetria*, *asperitas*, *ornamentum*. La principale qualité des travaux de P. Gros est, à l'instar des maîtres de la Renaissance (qu'il contredit parfois à juste titre...), un aller et retour constant entre le texte à son état premier (c'est-à-dire la transmission manuscrite) et la réalité concrète des vestiges archéologiques. Il ne se contente naturellement pas de l'utilisation d'une traduction ni même d'un texte établi mais il scrute l'apparat critique. C'est ainsi qu'en rétablissant la leçon *ex testibus* des manuscrits en 8, 6, 14 il réinterprète le texte et montre, contrairement à des études récentes, que l'*opus signinum* de Vitruve est bien un mortier avec des fragments de tuileaux et non un béton (cette communication — « *L'opus signinum* selon Vitruve et dans la terminologie archéologique contemporaine », Actes du colloque de Gênes, 2001 — est par ailleurs un exemple méthodologique de lecture du texte vitruvien). C'est ainsi encore qu'il réinterprète 2, 6, 5 en choisissant le *uoluptatem* des manuscrits au lieu du *uoluntatem* admis depuis l'*editio princeps*, y compris dans l'édition de la Collection des Universités de France à laquelle il a lui-même collaboré ; cette lecture rend mieux compte d'une logique d'ensemble de la pensée du *De architectura* sur la notion de « plaisir ». Il ne se contente pas non plus d'une perception abstraite de l'architecture et de l'urbanisme romains au travers des publications mais il a une connaissance concrète et précise du terrain qui ne l'empêche pas de prendre de la hauteur quand il le faut. C'est avec cette méthode que ce recueil de travaux livre en quelque sorte un mode d'emploi indispensable de Vitruve.

Philippe Fleury.

Jean-Yves Guillaumin, *Sur quelques notices des arpenteurs romains* : Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2007, 177 pages.

L'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité (ISTA) de l'Université de Besançon a entrepris, comme on sait, l'édition avec traduction et commentaire des textes gromatiques latins, afin de remplacer à moyen terme l'antique corpus de Lachmann (1848-1851), repris, sans guère de changements, mais avec une traduction anglaise, par B. Campbell, Londres, 2000. J.-Y. Guillaumin, deux ans à peine après avoir publié un volume de la CUF consacré aux traités d'arpentage d'Hygin le Gromatique et de Frontin, nous livre donc maintenant une série d'études portant sur des points difficiles de texte, de vocabulaire ou de tradition manuscrite dans les *Libri Coloniarum*. L'auteur nous explique lui-même, p. 11, que plutôt que de livrer ces études en ordre dispersé à des revues diverses, il a préféré les grouper en un volume, et on ne peut que lui donner raison sur ce point. Divers indices, cependant, suggèrent que la mise en forme finale ne s'est pas faite sans un peu de hâte. La

note 1 de la page 39, en tête de la deuxième étude, aurait, de par son caractère général et introductif, mieux figuré au début de la première, p. 13 ; et lorsque l'auteur écrit, p. 49 : « une fois n'est pas coutume, nous commencerons par la fin », il oublie qu'il a déjà annoncé l'emploi du même procédé dans l'étude précédente : « nous commencerons donc ... par la fin » (p. 23).

Les sept études sont réunies par un fil conducteur unique : améliorer, dans l'établissement des textes et leur compréhension, les choix de LACHMANN, souvent arbitraires, parfois presque absurdes. Étude I : dans la notice *Arretium* du *Liber Col.* I, le texte de LACHMANN présente de criantes invraisemblances de chiffres et implique, entre autres, que les centuries pouvaient avoir des côtés de longueur variable. Au terme d'une critique paléographique serrée, J.-Y. G. rétablit la vérité des chiffres ainsi qu'une ponctuation logique, et livre un texte clair et cohérent avec ce que l'on sait par ailleurs, par ex. que la taille des bornes est proportionnelle aux distances qui les séparent. Étude 2 : à propos des *Agri Spoletinus, Cingulanus, Potentinus* et du territoire d'Interamna, J.-Y. G. montre comment un membre de phrase copié dans le traité de Siculus Flaccus a été maladroitement inséré dans le *Liber Col.* I, où il a fini par corrompre tout le passage et le rendre incompréhensible : on ne peut que saluer un effort de décryptage digne de L. Havet, même si on garde quelques objections sur tel ou tel point de détail. L'étude 3 porte sur les équivalences approximatives entre superficies de subsécives et superficies de centuries ; au cours d'un travail d'une redoutable technicité, l'auteur démontre en passant l'inanité de deux fantômes issus en droite ligne de la critique lachmannienne : les prétendus *subseciuum maius* et *minus*. L'étude 4 nous permet de souffler un peu ; elle porte sur la notice gromatique *Prouincia Lucania* dans le manuscrit de Reims 132. Ce manuscrit contient une œuvre de Rémi d'Auxerre et date de la fin du x^e^ siècle ; mais il est muni d'une page de garde du VI^e^ ou VII^e^ siècle où l'on voit quelques lignes de texte qui témoignent d'une tradition originale des *Libri Col.*, ainsi qu'un ensemble de figures légendées représentant des constructions ou des accidents de terrain susceptibles de guider l'arpenteur. L'étude 5 s'attache à résoudre de nombreuses difficultés dans l'établissement et la compréhension d'un texte tardif, l'*Expositio limitum uel terminorum* ; l'auteur y exploite une idée lumineuse et féconde, qui est que beaucoup d'erreurs proviennent d'une transcription fautive de mots grecs écrits en majuscules grecques. Nous y reviendrons. L'étude 6 vise à éclairer le sens des expressions *limes maritimus*, *limes montanus*, *limes Gallicus*. L'auteur montre que c'est à date tardive que sont apparus les couples *maritimi-montani* et *maritimi-Gallici*, avec l'idée d'une perpendicularité ; norma lement, les *limites maritimi* se trouvaient dans les régions proches de la mer, les *montani* en secteur de montagne, tandis que les *Gallici* étaient en rapport, sans doute, avec l'*ager Gallicus*. La septième et dernière étude s'attache à l'emploi et à l'évolution des sens du substantif *subseciuum* et de l'adjectif *subseciuus*, *a*, *um* dans l'histoire du latin.

L'ensemble de l'ouvrage est écrit en une langue claire, proche parfois du langage parlé, mais par les honnêtes gens ; si la matière était moins ardue, on se risquerait à demander, çà et là, un peu plus de concision. Mais J.-Y. G. sait qu'il doit convaincre ; ses raisonnements sont serrés, ses conclusions généralement imparables. Nous avons noté ci-dessus deux petits défauts provenant d'une réunion hâtive des sept études en un volume. En voici deux autres, dont le principale est l'absence d'une bibliographie générale qui eût été bien utile ; et p. 97, note 17, il faut sans doute lire : n. 12 *supra*, au lieu de : n. 78 *supra*. Sur le fond, nous voudrions discuter deux problèmes ponctuels. 1) P. 130-131, la leçon du manuscrit donne *asion*, que RIGALTIUS et LACHMANN corrigent en *a Sion*, « du côté de Sion », c'est-à-dire « de Jérusalem », autrement dit « de l'orient ». J.-Y. G. préfère penser à une erreur de

transcription d'un mot grec, et corrige arbitrairement en ΑΠ' ΗΟΥΣ, de même sens. Quelles sont les chances d'une telle solution ? Ne nous occupons pas des voyelles A et O, qui sont communes. Le H, à condition de l'écrire à la manière byzantine, h, peut à la rigueur être lu *si* en écriture onciale : fi. Le groupe de consonnes finales, à condition de l'écrire avec un sigma lunaire, YC, peut à l'extrême rigueur aboutir à un n. Reste le P, dont nous ne voyons pas l'emploi. Alors, tout compte fait, la correction palmaire de Rigaltius-Lachmann, *a Sion*, nous paraît préférable : il y a des cas où il faut accepter de ne pas être trop ingénieux. 2° Passons au second problème. Aux p. 154-155, J.-Y. G. émet l'hypothèse que les appellations de *limites maritimi*, *montani*, etc., ont supplanté les *cardines* et les *decimani* sous l'influence du christianisme et en réaction contre leur origine païenne, plus précisément étrusque. Pour qu'une telle hypothèse soit acceptable, il faudrait qu'un mot comme *cardo*, *inis*, ait été expulsé du vocabulaire des chrétiens. Or, c'est tout le contraire qui s'est produit, comme le montre un coup d'œil dans le dictionnaire d'Albert Blaise. Les écrivains chrétiens utilisent bien *cardo*, et plus volontiers encore *cardinalis*, y compris en des sens théologiques ou ecclésiastiques : le *sacerdos* ou le *diaconus cardinalis* est titulaire d'une église ; sans oublier le verbe *incardinare*, repris dans la langue du droit canon, « incardiner, incardination », qui, désignant le rattachement durable d'un clerc à une église ou à un diocèse, nous met très près du sens spatial de l'antique *cardo* des arpenteurs ! De son côté *decimanus* eut moins de chance, affaibli sans doute par la proximité du chiffre dix ; mais Tertullien l'emploie, en un sens, il est vrai, surprenant : il s'agit d'une vague particulièrement grosse et dangereuse (sans doute une sur dix) ! Au total, les *limites maritimi et montani* ont dû s'imposer en raison de l'évidence de leur sens : la mer et la montagne, tout le monde sait ce que c'est ; quant aux *limites Gallici*, ils font figure de variante locale ou régionale.

On ne saurait trop souligner, en conclusion, le courage de J.-Y. Guillaumin, la grande difficulté des matières qu'il traite et la nouveauté des résultats auxquels il est déjà parvenu. Et sans doute nous permettra-t-il, puisqu'il affirme publiquement sa dette à leur égard, de féliciter avec lui les membres de l'ISTA de Besançon. Nous pouvons attendre maintenant avec confiance la nouvelle édition du *Liber Coloniarum*, qui mettra fin à un siècle et demi de jachère philologique.

Hubert Zehnacker.

Roberto Pesaresi, *Studi sul processo penale in età repubblicana. Dai tribuni rivoluzionari alla difesa della legalità democratica*, (Università di Roma 'La sapienza' Pubblicazioni dell'Istituto di diritto romano e dei diritti dell'Oriente mediterraneo, LXXXI) : Napoli, Jovene, 2005, ix-233 pages.

Dans cette étude qui porte principalement sur les premiers temps de la république romaine, R. Pesaresi examine les procès de droit pénal menés par les tribuns de la plèbe. Après avoir énuméré les plébiscites qui prévoient la *sacratio* pour ceux qui ne respectent pas, il analyse les différents procès capitaux intentés par des tribuns : ceux de Coriolan ou de Caeso Quinctius, par exemple. Cet examen conduit à une analyse serrée du lemme de Festus 424 L et de la *sacratio*. Ni la *perduellio* — car elle concerne les délits contre l'État — ni le *crimen maiestatis* ne peuvent rendre compte de l'offense faite aux tribuns. Est ensuite posé le problème de l'exil, qui n'est pas une peine, mais se trouve associé à l'exclusion de la cité après la *sacratio* déclarée par le *concilium plebis*. Dans un second chapitre, l'auteur passe à l'examen des XII Tables, car selon la tradition ce code comprend deux dispositions

liées à l'exercice de la justice : l'interdiction des *priuilegia* et l'affirmation de la compétence exclusive de l'assemblée centuriate (le *comitiatus maximus*) en matière de peine capitale. Cette disposition interdit de mettre à mort un citoyen qui n'a pas été condamné par les centuries, mais elle ne prive pas le *concilium plebis* de sa juridiction et ne supprime donc pas les procès capitaux ni la déclaration de *sacratio*. Un dernier chapitre, intitulé « Des *leges Liciniae Sextiae* à Jules César », examine d'abord la juridiction capitale du *concilium plebis* qui subsiste jusqu'à la fin de la république comme le montrent plusieurs procès menés par les tribuns, mais l'exclusion de la communauté par la *sacratio* acquiert désormais une valeur laïque et pénale. À partir du III^e^ siècle, l'*aqua et igni interdictio* est directement prononcée par le *concilium* ; elle empêche le retour des exilés volontaires et les exclut de la communauté : il s'agit du « résidu historique, avec une fonction désormais laïque, de la *sacratio capitis* » (p. 165). Dans un second temps, l'auteur retrace brièvement l'évolution de la répression pénale menée devant l'assemblée populaire ; elle existe pour les crimes politiques avec les questeurs puis les tribuns ; pour les crimes de droit commun, la répression devant l'assemblée populaire est peu attestée ; dans la Rome archaïque existe un régime de vengeance privée menée par les parents de la victime avec un procès devant le magistrat supérieur. La cité et la loi cherchent à contrôler la vengeance privée, mais elle subsiste, peut-être même jusqu'au III^e^ siècle. Une *quaestio* pour homicide semble attestée au cours du II^e^ siècle. Une dernière partie envisage à grands traits la défense de la légalité démocratique, associée au primat de la loi, qui caractérise l'action des tribuns, et explique leurs accusations et leurs décisions.

R. Pesaresi donne un ouvrage d'un grand intérêt : les analyses sont précises et claires, conduites de façon minutieuse et rigoureuse ; les théories sont reprises et discutées pas à pas, ce qui permet de faire apparaître leurs lacunes ou leurs faiblesses. Ainsi, cette enquête, qui aborde des questions très discutées, dresse un tableau particulièrement net de la procédure capitale menée par les tribuns dans les premiers siècles de la république et aboutit à des conclusions souvent convaincantes.

Michèle Ducos.

Chiara Corbo, *Paupertas. La legislazione tardoantica* (Pubblicazioni del dipartimento di diritto romano e storia della scienza romanistica dell'Università degli Studi di Napoli « Frederico II ») : Naples, Satura, 2006, VIII-240 pages.

C. Corbo se propose d'analyser la question de la pauvreté dans l'Antiquité tardive, en s'appuyant sur les sources juridiques. Trois chapitres correspondant à trois questions différentes se complètent pour montrer comment les empereurs se sont préoccupés des plus pauvres. En premier lieu, l'auteur étudie deux constitutions de Constantin (datant de 315 et de 322) qui prévoient d'apporter une aide matérielle aux parents trop pauvres pour nourrir ou éduquer leurs enfants, afin de leur éviter de « commettre un parricide » ou de les vendre. Ces décisions traduisent la volonté de réaliser un programme d'assistance publique cohérent et organisé, qui ne semble pas avoir existé auparavant (même si les fondations alimentaires de Trajan ou d'autres initiatives reflètent une préoccupation de même nature). L'empereur chrétien se montre particulièrement attentif aux enfants, comme le font également voir les constitutions interdisant la vente des nouveaux-nés ou leur exposition.

Dans un second chapitre est envisagé le statut des clercs avec les privilèges qui leur sont accordés : la dispense des *munera* doit leur permettre de mieux assurer

leurs devoirs religieux et leur rôle d'assistance. L'exercice « honnête » du commerce est admis, à condition qu'il conduise à aider les plus pauvres. Par ces exemptions et ces privilèges (avec le droit de recevoir des biens par héritage ou par legs) Constantin fournit à l'Église les moyens de développer au mieux son action charitable. En 370, Valentinien 1er, Valens et Gratien créent une assistance médicale publique pour la ville de Rome, assurée par quatorze médecins, un par région.

Un dernier chapitre relatif à l'Église montre comment les missions attribuées à l'Église constituent une « véritable planification de l'assistance publique ». L'évêque est considéré comme le protecteur des pauvres. Des institutions de bienfaisance se développent d'abord en Orient, puis à Rome et en Italie. Les constitutions impériales du IVe et du Ve siècles révèlent ainsi un intérêt, qui s'accroît avec le temps, pour les couches les plus pauvres de la population, intérêt qu'il faut associer à l'*humanitas* des empereurs chrétiens.

L'auteur a ainsi réuni un matériel épars, dont les différents éléments se complètent pour montrer comment les empereurs prennent conscience de la question de la pauvreté, tant dans leurs décisions propres que dans la place reconnue à l'Église. Cette étude de la législation apporte ainsi un complément utile aux travaux historiques portant sur cette question.

Michèle Ducos.

Philippe Mudry, *Medicina, soror philsophiae, Regards sur la littérature et les textes médicaux antiques (1975-2005)*, réunis et édités par Brigitte Maire : Bibliothèque d'Histoire de la Médecine et de la Santé, Éditions BHMS, Lausanne, 2006, 542 pages.

Ce recueil des articles récents de Ph. Mudry (de 1993- à 2006 pour l'essentiel) reflète la richesse et la diversité d'une œuvre consacrée à la médecine romaine, et à ses grands noms (Celse ; Caelius Aurélien). Le titre *Medecina, soror philosophiae*, emprunté à *De an.* (II.6) de Tertullien, dit assez le souci de l'auteur d'adopter une perspective « philosophique », qu'il s'agisse d'épistémologie ou d'éthique. Le souci de dépasser les antinomies primaires, comme celle des hellénolâtres sur le pragmatisme terre à terre de Rome et la richesse idéologique du génie grec, est ici et là manifeste, et l'étude du comparatisme culturel gréco-romain y gagne en pertinence.

L'ouvrage est introduit par une très riche *Préface* de J. Pigeaud.

Ce compte rendu négligera les articles littéraires ou philologiques du recueil : sur la matrone d'Ephèse, le moineau de Lesbie ou le « rêve de Pompée » (s'agissant, ici de l'*oneirokritikon* d'orientation stoïcienne, on attendrait une confrontation avec le *de diuinatione* et le *de fato*). Ces articles illustrent la diversité d'une œuvre dont le centre de gravité est l'intégration du savoir médical grec à la culture scientifique romaine, à ses grands auteurs, ainsi que les interférences entre la déontologie hippocratique et la sociologie romaine des *artes*.

L'œuvre de Ph. Mudry se déploie dans quatre domaines privilégiés de la médecine gréco-romaine : la définition de l'encyclopédie médicale dans le cadre de la littérature scientifique — l'histoire multiculturelle de la médecine antique, avec l'accent mis sur les « écoles » et les grands auteurs — les monographies centrées sur diverses thérapeutiques — la déontologie de l'art médical.

L'article sur *Médecine et vulgarisation*... (p. 387 s.) part évidemment du *Traité* de Celse, auquel l'auteur a consacré la majeure partie de son œuvre scientifique, non seulement à la *Préface*, éditée, traduite et commentée magistralement en 1982, mais au livre I (p. 461 s. : « tradition et nouveauté »), et à l'« orientation doctrinale » du *De Medicina* ; le rapport bibliographique sur le *De Medicina* (p. 307 s.) ne

néglige aucun aspect, et surtout pas la langue, enjeu essentiel pour la constitution du genre latin (pp. 315-316). Aussi bien le recueil comporte-t-il une « reconsidération de la langue et du style de Celse » (p. 247 s.) — éléments d'une synthèse dont la nécessité s'impose de plus en plus (cf. Colloque d'Aix-en-Provence, 2004, p. 195, pour Paulin de Nole, et notre *Médecine à Rome*, 2006, pp. 140-144). L'article sur *Médecine et vulgarisation*..., soulignant la « nouveauté du genre », après une étude très rigoureuse de la structure du *De Medicina*, explicite le rôle de modèles alexandrins (p. 392), orientation de la recherche qu'on observe également pour *Le chou de Pythagore*... (p. 51 s.) : repensant le problème, souvent simplifié, de l'opposition culturelle entre Rome et la Grèce, lié à celui de la « culture » de Caton, Ph. Mudry n'a cessé de postuler dans la littérature médicale de Rome la fidélité à l'hippocratisme, les « inflexions » médicales romaines, pour la diététique (p. 37 s., pour la déontologie de Scribonius Largus (p. 207 s.). Tout au plus pourrait-on ajouter que l'émergence d'une littérature médicale spécifique est freinée à Rome par le syncrétisme initial entre médecine et art vétérinaire (voir Sconocchia, 2002) et par son statut de discipline auxiliaire de l'agronomie et de l'architecture, de Caton à Vitruve. Toute histoire de la médecine latine suppose de dépasser le clivage des genres. L'histoire « multiculturelle de la médecine antique » se révèle d'une exceptionnelle richesse — avant les synthèses récentes de Sconocchia. Citons les *Réflexions sur la médecine romaine* (p. 397 s.), et le *Celso e la medicina nel mondo greco-romano* (p. 139 s.) ; la référence au 'Corpus hippocratique' est toujours précise et probante. Mudry a très justement associé la curiosité scientifique, et pratique, des Romains à leur souci éthique, qui déborde la déontologie de la *misericordia et humanitas*, constamment relevée (p. 214 s. ; p. 443 s.). Sensible dans la diététique, et dans la censure de la *luxuria* alimentaire, cette orientation moralisante serait encore plus sensible dans la sexologie du genre médical (voir Caelius Aurélien). Le rôle de la *philanthropie* stoïcienne est bien mis en valeur dans tous ces articles : la doctrine vient colorer la réception romaine du *Serment* — notamment pour Scribonius, p. 211 s. : le médecin militaire explicite l'esprit du *Serment*, sans déformer la tradition. On peut discuter, ici et là, de l'existence d'éléments spécifiquement romains et « antiromains » chez les auteurs. Mudry a constamment exercé sa sagacité sur le problème majeur : la part des « écoles » grecques et la survie de la « médecine populaire » (p. 139 ; p. 174 ; pp. 397-399). Une étude systématique des livres XXVIII à XXX de l'*Histoire naturelle* corrobore la survie tenace de cette médecine populaire, et rurale, dans le corpus scientifique en gestation.

Pour l'histoire des écoles et de leur réception dans la littérature médicale latine, chez Celse surtout, les travaux de Ph. Mudry sont essentiels. Comme historien de la médecine gréco-romaine, l'auteur s'attache plus à Celse qu'à Pline et Caelius Aurélien — qui permet de redresser certaines déformations ou caricatures romaines ; notamment pour le méthodisme. On ne louera jamais assez la riche synthèse sur l'« orientation doctrinale » du *De Medicina* de Celse (p. 317 s.). Ici comme dans les autres contributions, on apprécie l'effort victorieux pour maîtriser un « méthodisme » souvent protéiforme ; sensible à la critique du méthodisme dans la *Préface* de Celse (p. 318), Mudry a analysé avec vigueur les postulats d'une école qu'il a raison de considérer comme romaine, aussi bien « la médecine de l'évidence » — titre d'un article, pp. 89-90 — que la doctrine des « communautés » (pp. 320-321) et de ses trois « catégories » ; il a montré que la doctrine dépasse l'antinomie physiologique *strictum/fluens*. Le méthodisme n'ayant pas suscité une synthèse aussi rigoureuse que celle de Deichgräber pour l'*Empirikerschule*, cette contribution est essentielle. Tout au plus, ferai-je une réserve sur IV. *Celse et Thessalos* (pp. 322-323), en raison de la chronologie généralement admise pour ce dernier.

Les monographies relatives à la thérapeutique ont été évoquées dans leur dimension doctrinale : outre le « chou de Pythagore », il faut citer la brève note sur le traitement comparé de l'ascite (pp. 243-244) — qu'enrichirait la doxographie de la paracentèse chez Caelius Aurélien —, ainsi que l'analyse de la pathologie urbaine (p. 231 s.) : cette recherche classique, alimentée par la sociologie littéraire, restitue le sens hygiénique de diverses pathologies (air, eau), prolongement latin et orignal de l'épidémiologie hippocratique. Peut-être, dans ce domaine, convient-il de ne pas sous-estimer les pesanteurs de la vie sociale (*negotia/officia*). Même intérêt pour la note sur la vertu thérapeutique de l'ellébore : Pline, *NH*, est replacé dans le corpus scientifique gréco-romain. Au-delà de la simple déontologie post-hippocratique, le recueil montre aussi la curiosité pour la formation médicale et l'exercice de l'*ars*. On adhérera sans réserve aux conclusions fermes sur « les médecins et professeurs d'Avenches » (CIL XIII.5079) : l'intégration graduelle des *medici* aux spécialistes des *artes liberales* (cf. notre *Médecine à Rome*, chap. IX, *pass.*, notamment p. 510) dispense de distinguer des « médecins les professeurs de médecine »

Un compte rendu ne saurait épuiser la richesse de ce recueil qui éclaire sous tous ses aspects, par un comparatisme gréco-romain fécond, la spécificité de la médecine romaine, fille du savoir hellénique et du réalisme, voire du juridisme romain.

Jean-Marie André.

Pascal Boulhol, Françoise Gaide, Mireille Loubet, *Guérisons du corps et de l'âme, Approches pluridisciplinaires* : Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 2006, 366 pages (avec index).

Cette publication de l'Université de Provence se compose de trois sections, médicale, « religieuse » et variée — cette dernière regroupant comme « sources non textuelles » des témoignages sur les thérapeutiques marginales, notamment sur la vertu curative des arts.

Le dessein affiché est de fonder toute recherche sur les « textes du domaine médical » et « religieux » : on verra que ce clivage n'a qu'un sens éditorial. La section I, avant les monographies centrées sur la médecine romaine, explore deux aspects de la pathologie mentale. D. Pralon (p. 13 s.) reprend les « lettres pseudo-épigraphes » d'Hippocrate (17 à 20), en supposant connue l'argumentation contre l'authenticité. Démocrite est au centre de cette correspondance, avec sa présumée « folie » qui appelait un traitement à l'ellébore administré par Hippocrate. L'auteur souligne l'intérêt de la lettre 18, minutieusement traduite et confrontée à la doxographie du « physicien » : la fausse *manièe* recouvre une curiosité scientifique universelle. Il faudrait ajouter au dossier l'écho de la psycho-pathologie démocritéenne dans la philosophie latine, de Cicéron, *Fin.*, V 23 à Sénèque, *De tr. animi* (le *Peri euthumias* et la thérapeutique de la « dépression ».) La lettre 20 est scrutée avec la même attention (p. 24 s.). La contribution d'A. Blansard sur les vices et les maladies de l'âme chez Platon (Sophiste ; Timée), p. 29 s., reprend le système imagé du vice/maladie et de leurs « thérapies », avec des schémas lexicographiques probants (p. 37) ; ils illustrent une explication « intellectualiste » (*amathia* ; *agnoia)* qui annonce la psycho-pathologie stoïcienne. Même si le lien avec les théories hippocratiques de l'activité n'est pas établi, le recours à la gymnastique dépasse le registre de la métaphore. Suivra une étude du problème théorique majeur posé par Platon, pour l'« art de guérir », des « fondements théoriques de l'intervention thérapeutique » (p. 43 s.). Ph. Van der Eijk, à travers Hippocrate,

Dioclès, Galien et les controverses des « écoles » (empirisme ; méthodisme) retrouve, avec le problème du hasard et de la réussite, le dilemme fondamental de l'*Ancienne médecine* (*technè/epistémè*). On lira aussi avec le plus vif intérêt la synthèse de M. Dia sur la méthode d'investigation des « médecins empiriques » — à partir de l'étude de Galien sur Ménodote et Théodas (p. 50 s.). Bon connaisseur de l'école — il ne lui manque que de bien connaître Deichgräber —, l'auteur analyse les « espèces » d'expérimentation, « automatique » (et fortuite), « improvisée », « imitative », — trois espèces qui « ne réclament pas l'intervention de la raison » (p. 55) ; elles définiraient trois « voies » d'invention des « remèdes » (*iamata* ou *boèthèma(ta)*. Le rôle de l'observation répétée constituant une « histoire » est bien analysé, ainsi que le processus analogique « du semblable au semblable » (p. 58 s.). On pourrait objecter que tout empirisme primaire, qui va de la découverte du mal à l'expérimentation hasardeuse des remèdes, implique tôt ou tard une méthodologie rationnelle — ce que prouve la *Préface* de Celse. V. Bonet apporte ensuite une esquisse de la carcinologie antique, introduite par une très bonne étude de la terminologie (pp. 64-65). Dans cette partie spécifiquement « médicale » du recueil, on notera l'étude exhaustive de F. Gaide sur la thérapeutique des morsures de vipère dans le corpus médical latin (j'oserais ajouter la référence aux *Theriaca* d'Aemilius Macer, du cercle de Mécène). La médecine populaire et parallèle, qui de Caton au v^e^ siècle, survit à la médicalisation du monde romain, fournit la matière d'un article très piquant, et nourri de références antiques sur « le pouvoir guérisseur des cheveux » (P. Gaillard-Seux, p. 93 s.). La section médicale se termine par une étude sur *Le traitement par les eaux thermales dans l'antiquité romaine*, de M. Guérin-Beauvois (p. 104 s.) : l'auteur reprend une anthologie de textes bien connus, et tente d'associer l'interprétation thérapeutique et la sociologie thermale (excellent tableau, pp. 118-119 ; récapitule les sources textuelles et les « indications »).

La seconde partie, « religieuse », s'ouvre par une synthèse de A.-M. Bernard sur *Rêve et guérison dans le monde grec* : elle dépasse le problème étroit du rêve d'incubation pour traiter toutes les connexions de l'oneirocriticisme avec les problèmes de santé. La section est dominée par un aspect de la médecine romaine (et médiévale) assez peu exploré : les guérisons miraculeuses et leurs implications théologiques, depuis les témoignages évangéliques jusqu'à l'hagiographie médiévale. Le problème est capital, puisque l'étude des guérisons augustiniennes et préaugustiniennes implique l'évaluation de la culture médicale des Pères. La contribution de G. Herbert de la Portbarre-Viard sur *Le vocabulaire de la maladie et de la guérison dans l'œuvre de Paulin de Nole*, p. 195 s., est féconde ; des confrontations (avec Caelius Aurélien, p. 200) établissent « chez Paulin un certain savoir scientifique » (p. 104), notamment sur l'œil — qui inspire toute une symbolique dans les textes évangéliques (cf. p. 151) ; la confrontation avec les textes médicaux contemporains, ceux d'Augustin, serait éclairante. La perspective des auteurs est comparatiste, et axée sur l'histoire des religions. Le catalogue des infirmités et maladies de l'Évangile, et l'analyse des guérisons miraculeuses, sont repris dans le parallèle pénétrant *Guérison et exorcisme dans les textes de Qumrân et les Évangiles* (K. Berthelot, p. 135 s.) : étiologie démoniaque et thérapeutique de la « délivrance » sont replacées très savamment dans la continuité hébraïque. *L'évangile de l'aveugle-né* (E. Hériard-Dubreuil, p. 149 s.) élucide bien le sens théologique de la cécité et de la récupération de la lumière (pp. 151-152), en soulignant la systématisation du « sixième miracle du Christ » chez Jean — par opposition au catalogue des autres apôtres (p. 159, note 26). Aussi bien peut-on rappeler que la tradition évangélique distingue fortement la cécité congénitale de la *scotomatica passio*, ou cécité provisoire brutale, connue très tôt (cf. Caelius,

TP, I.xi). Si la guérison des Evangiles constitue une « image de la prédication » (article de Ch. B. Amphoux, p. 163 s.), il faut noter que l'apologétique ultérieure renforcera le double complexe métaphorique maladie-vice-hérésie/guérison-conversion — qui s'épanouira d'Arnobe à saint Augustin ; que, de surcroît, la récurrence de l'image va de pair avec une vive curiosité nosologique, sans cesse accrue, voir le catalogue des « affections », pp. 167-169.

Moins « classique » peut-être — du point de vue d'un axe de recherche en plein expansion —, la section III du recueil ne le cède nullement aux autres en intérêt : elle apporte un complément archéologique et artistique de valeur : pour la guérison de Phinée, mythe illustré par la céramologie (V. Gaggadis-Robin, p. 255 s.) ; pour la lecture à la fois sotériologique et thérapeutique de la « mosaïque épicurienne de Lambiridi » (R. Robert, p. 265 s.) : ici, la médecine clinique, figurée dans l'auscultation du médaillon central, pratiquée par un Esculape barbu, est aussi la métaphore du « salut » spirituel, et l'auteur multiplie les rapprochements avec le corpus épicurien, philosophique ou épigraphique, qui conjugue ses promesses avec celles de l'hermétisme. Signalons encore l'intérêt de l'étude sur *L'image comme arsenal thérapeutique...* (F. Chantourny-Lacombe, p. 283 s.) pour les « expiations » et formes cathartiques de la lutte contre l'épidémie au XVI^e^ siècle ; celui des avatars de l'architecture « asilaire » à partir de la fin du XVIII^e^ s., en relation avec la cure des maladies mentales (P.-L. Laget, p. 295 s.), ou encore celui des archives sanitaires de la Dalmatie du Nord (D. Milinaric, p. 311 s. : données endémiques, épidémiologiques, et conjonction de diverses thérapeutiques avec les pratiques administratives de contrôle et d'éviction). Moins centrées sur nos études, elles illustrent l'essor des recherches en histoire de la médecine.

Jean-Marie André.

La médecine vétérinaire antique. Sources écrites, archéologiques, iconographiques, Actes du colloque international de Brest, 9-11 septembre 2004, publiés sous la direction de Marie-Thérèse Cam : Rennes, coll. Histoire, Presses Universitaires de Rennes, 2007, 324 pages.

Le colloque organisé par l'Université de Bretagne Occidentale représente la première manifestation d'envergure consacrée à la médecine vétérinaire antique. De ce point de vue, le volume d'actes se pose d'emblée comme un ouvrage de référence. Il en a l'ambition et les qualités formelles. Il était fort judicieux de présenter à la fin de cet ouvrage collectif une bibliographie de douze pages reprenant l'ensemble des références et travaux cités par les différents contributeurs. S'agissant d'un sujet méconnu de la plupart des philologues et historiens de l'Antiquité, l'éditrice offre par ce biais un outil utile et précieux. Quatre *indices* viennent compléter le tout (index général, index des ouvrages et auteurs, index des noms latins et translittérés du grec, index des termes grecs). Le plan en quatre parties est cohérent et équilibré : I. Connaître et prévenir ; II. Traditions et transmissions des savoirs et savoir-faire ; III. Langue spécialisée ; IV. Contenu médical (comprendre, soigner).

Un tel ouvrage met bien en évidence la nécessité d'une collaboration interdisciplinaire dès lors qu'il s'agit d'aborder les domaines techniques ou la partie scientifique des cultures antiques. En effet, les textes traitant de la médecine des animaux reposent sur des compétences pratiques et théoriques qu'un spécialiste de la médecine vétérinaire peut identifier et comprendre, bien plus que ne pourrait le faire un philologue de formation classique. C'est pourquoi plusieurs des contributions

recueillies dans ce volume sont dues à des vétérinaires venant éclairer les textes de l'Antiquité et rendre compte de leur pertinence (Bernard Denis, Diane Ménard). Certes, cette association entre spécialistes issus de champs disciplinaires si différents fait toujours courir le risque d'une hétérogénéité dans la forme comme dans la méthode, mais elle s'avère au final fructueuse et enrichissante.

Le premier intérêt d'un colloque sur ce sujet était de porter à la connaissance des philologues un corpus de textes assez peu étudié, relevant du domaine grec comme du domaine latin, ainsi le *Corpus Hippiatricorum Graecorum*, la *Mulomedicina Chironis*, la *Mulomedicina* et le *De curis boum* de Végèce, l'*Ars veterinaria* de Pelagonius. Ces textes appartiennent, pour l'essentiel, à l'Antiquité tardive. Mais l'importance des animaux dans la culture des mondes grec et romain obligeait également à élargir le corpus d'étude pour ne pas limiter le sujet à la seule littérature technique. Ainsi Michel Woronoff étudie « Chevaux et cavaliers dans l'*Iliade* » (p. 19-33) et Bernard Denis s'intéresse aux écrits des agronomes latins (« L'hygiène générale dans les écrits des agronomes latins », p. 67-76), démontrant une certaine avance des théoriciens romains dans le domaine de l'élevage des animaux. Veronika Weidenhöfer (« Ninth century AD horse medicine », p. 159-166) propose un élargissement historique et géographique du sujet.

Nous évoquions le risque d'hétérogénéité lié à la transdisciplinarité : il est malheureusement patent dans le cadre d'une des études de ce volume. Il est en effet regrettable que la lecture des textes des agronomes latins s'appuie sur une édition ancienne, dépassée et sans valeur scientifique (les fameuses traductions de la collection Nisard, publiées chez Garnier Frères au XIX^e^ siècle ; 1851 pour les agronomes latins). Dans la même étude, on peut lire des observations dont les termes sont historiquement incorrects. Ainsi à propos de Varron : « Celui-ci tient des propos très modernes concernant le porc... » (p. 71), ou encore : « Concernant le mouton, Varron (*rust*. 2, 2) tient également des propos modernes... » (*ibid*.). L'histoire des sciences et des techniques ne peut en effet se donner pour principe de jauger ou d'évaluer les savoirs du passé au regard de la science contemporaine. Le romain Varron, quant à lui, n'incarna en son temps aucune forme de modernité, pas de cette manière en tous les cas. On doit en déduire que si cette collaboration interdisciplinaire est à rechercher, elle doit être conçue sur le mode d'une véritable association des compétences (philologues et « scientifiques » travaillant ensemble et harmonisant leurs méthodes) et non sur celui d'une juxtaposition des compétences. Il n'en reste pas moins que l'étude incriminée apporte une expertise originale sur un corpus littéraire classique.

Plusieurs travaux abordent le sujet dans son contexte historique et culturel. Ainsi Stavros Lazaris, « Essor de la production littéraire hippiatrique et développement de la cavalerie : contribution à l'histoire du cheval dans l'Antiquité tardive » (p. 87-102), se demande si la multiplication — ou plutôt l'apparition — des traités d'hippiatrie à la fin de l'Antiquité ne trouve pas son explication dans une évolution majeure de l'art militaire, c'est-à-dire la fin de la suprématie de l'infanterie lourde, caractéristique de l'Antiquité classique, au profit de la cavalerie. Bien que l'auteur se garde de conclure catégoriquement, la démonstration est séduisante. L'étude d'Anne McCabe, « Transmission manuscrite de la compilation grecque des *Hippiatrica* » (p. 103-112), touche à la question générale des compilations tardo-antiques et byzantines et constitue de ce fait une synthèse qui intéressera tous les philologues. L'article de Gualtiero Calboli, « Quelques remarques sur la langue de la *Mulomedicina Chironis* » (p. 179-194), inséré dans la troisième partie consacrée à la « langue spécialisée », pose la question de l'emploi des modes verbaux, essentiellement dans la subordonnée, à travers laquelle il repose le problème du latin « vulgaire » et de ses caractéristiques. Malheureusement, le propos s'écarte très

rapidement du sujet pour évoluer sur des considérations linguistiques générales et théoriques sur la valeur du subjonctif — où le lecteur en profite pour prendre une petite leçon d'allemand et de russe ! — sans vraiment revenir en conclusion sur l'objet premier du propos. On ne peut que le regretter car la question avait été posée sous un angle pertinent faisant jouer deux paramètres, celui du latin dit « vulgaire » ou tardif et celui du critère générique (la *Mulomedicina Chironis* relève de la littérature technique et spécialisée, qui met en œuvre ses propres usages linguistiques). L'article de Robert Halleux, « Les drogues minérales et chimiques dans la pharmacopée médiévale. Quelques problèmes critiques » (p. 271-276), est pour sa part obstinément hors sujet et se refuse à donner les références précises des textes qu'il mentionne.

Malgré ces quelques défauts, que l'on peut très aisément excuser s'agissant d'un ouvrage qui ouvre un nouveau domaine de recherches et cherche à en explorer toutes les voies sans se limiter, les actes de ce colloque témoignent de l'intérêt de cette littérature technique trop souvent négligée. La diversité des approches proposées devrait pouvoir répondre à la curiosité d'un lectorat plus large que ne le laisse *a priori* supposer le titre. Nous citons les noms des contributeurs dont nous n'avons pas analysé les articles : Stella Georgoudi, « Quelles victimes pour les dieux ? À propos des animaux « sacrifiables » dans le monde grec » (p. 35-44), Isabelle Villeveygoux, « Marques au fer et amulettes : identifier et protéger les animaux » (p. 45-55), Louis Callebat, « Structure et organisation des espaces animaux de la *uilla* » (p. 77-84), Anne-Marie Doyen-Higuet, « Contribution à l'étude des textes grecs de médecine bovine » (p. 113-134), Vincenzo Ortoleva, « Per una nuova edizione critica dei *Digesta artis mulomedicinalis* di Vegezio : alcune note metodologiche » (p. 135-144), Marie-Hélène Marganne, « Témoignages papyrologiques sur la médecine vétérinaire dans l'Égypte gréco-romaine et byzantine » (p. 145-157), Alessandra Bertocchi & Anna Orlandini, « L'expression de la modalité dans les textes de médecine vétérinaire antique » (p. 169-178), Frédérique Biville, « Polyphonie énonciative et métalangage dans l'*Ars Veterinaria* de Pelagonius » (p. 195-210), Ghislaine Viré, « La langue de la *Mulomedicina* de Végèce : tradition et innovation » (p. 211-219), Yvonne Poulle, « Végèce et le méthodisme » (p. 223-233), Klaus-Dietrich Fischer, « L'opération de la cataracte dans la *Mulomedicina Chironis* » (p. 235-250), Valérie Gitton-Ripoll, « Sur quelques noms d'instruments de chirurgie et de contention conservés par les textes vétérinaires latins » (p. 251-269), Marie-Thérèse Cam, « Peut-on évaluer le coût des soins et remèdes vétérinaires ? » (p. 277-293).

Au moment où nous rédigeons ce compte rendu, la deuxième édition de ce colloque, portant désormais sur l'Antiquité et le Moyen Âge, se déroule à l'Université de Catane en Sicile : à suivre, donc.

Frédéric Le Blay.